

D'ailleurs, c'est une gâterie qu'elle se donnait à la fin des journées très dures, d'aller s'agenouiller sur le petit banc de bois, où, pendant des générations, avait prié toute sa famille ; elle aimait sa place et tout le cadre de choses amies qui l'entouraient ; l'autel bleu de la Vierge, tout égayé par *la banderole à l'oiseau*, copiée par sa mère dans la tour de Coucy ; le vitrail de la chapelle, dont les dessins avaient occupé dix ans les loisirs de l'Abbaye. De son banc, elle apercevait encore les Sœurs de l'hospice et les figures résignées des petites orphelines ; elle en avait connu beaucoup ; et plusieurs, rappelées d'ici-bas, étaient devant Dieu à cette heure.

Très souvent, dans la semaine, surtout avant son voyage d'Italie, Odile se mettait là, toute seule, à ce banc, ses deux mains soutenant sa tête trop lourde de souvenirs et d'ennui, et, volontairement, s'abîmait dans l'anxiété de l'avenir, la lassitude du présent, le souvenir mélancolique du passé...

Généralement, elle était seule à cette heure du soir dans l'église qui s'emplissait d'ombre ; et alors, libre de toute contrainte, elle ne se refusait même pas la douceur mauvaise des larmes...

Pourtant, à la fin, elle se les reprochait presque toujours... Cette mélancolie était malsaine !... Pourquoi ne deviendrait-elle pas une femme terre à terre, pratique, comme tant d'autres ?... Elle en était arrivée à ces désillusions, à force de solitude et d'examen... Elle analysait trop pour jouir jamais de rien... Jean-Jacques devait avoir raison "La créature humaine qui pense est un animal dépravé !..."

...Et cependant ?...

Alors les raisons contraires arrivaient en foule pour défendre sa foi. Et, au milieu de ce débat sans cesse renouvelé entre l'idéal et la réalité, entre les aspirations idéales et la vulgarité ironique de la vie, Odile restait là, sans idée, sans la moindre force pour choisir... anéantie de la lutte... se demandant si elle faisait bien de venir remuer ici le monde des impossibilités actuelles, et s'il n'était pas préférable, comme le conseille Byron, d'attendre, au pied du poteau où se rive la vie, l'heure de la délivrance... le moment où, ce corps de mort ayant fini son temps, l'âme étendrait ses ailes et prendrait son essor dans l'azur... si toutefois elle avait une âme !...

Car c'était encore un des côtés de son intelligence — le plus inquiétant — à certaines heures ; elle avait la foi comme Jacques, avec une évidence si grande, une facilité si complète, qu'elle prenait en pitié ceux qui, autour d'elle, ne pratiquaient pas.

A ces moments-là, elle ne croyait plus... elle semblait toucher du doigt... voir Dieu, comme il est... face à face !...

A d'autres heures, c'est le contraire... Dieu semblait lui dire ce que le Christ murmurait à Marie-Madgeleine "... Ne me touche pas !..." Et il s'évanouissait devant elle, complètement.

C'était alors la nuit noire... le scepticisme atteignant tout, non seulement les ramifications lointaines, les données discutables de la foi, mais les

éléments mêmes de nos croyances... Avons-nous une âme... ? ... Existe-t-il réellement un Dieu... ? ... Le bien... le mal, ne sont-ils pas des mots... rien que des mots... ? des formules pour mystifier les naïves comme elle... ? pour empêcher les révoltes des faibles... ?

Et dans cette montée sourde de scepticisme, toutes les rancunes des vieilles objections, écartées jadis sans discussion, d'un coup d'autorité, semblaient prendre un corps et lui demander compte de sa foi.

Odile se levait alors de son banc, et plus près du Christ, à la Table Sainte, dans une gémulation prolongée, affermissait son acte de foi ; elle empruntait la contradiction sublime de l'Évangile "Je crois, Seigneur !... Oui, je crois !... mais aidez mon incrédulité !..."

Elle attendait là, quelques instants, sa tête penchée sur la dalle de pierre, comme la fleur, flétrie par le vent et la chaleur, attend la goutte d'eau qui la redressera.

Et, à ces moments, elle avait presque toujours la sensation de quelque chose de très doux qui descendait sur son âme... On eût dit le Christ quittant le tabernacle et mettant sa main fraîche sur le front brûlant "Mon enfant, allez en paix !..."

Cet après-midi, Odile avait quitté l'autel, déjà toute au ciel ; elle avait même levé la tête vers le firmament, dont on voyait le gris s'évanouir au travers des vitraux dans un rayonnement triomphal de lumière : "Souvenez-vous de moi, n'est-ce pas, mon Dieu, souvenez-vous de *lui* aussi ! Souvenez-vous que je vous ai cherché à cette heure triste, comme l'ami toujours fidèle... que j'ai entendu votre parole *Venez à moi, vous tous qui souffrez !...* Souvenez-vous du désert de mon cœur !... du néant de ma vie !... de ma désespérance !..."

Elle sortit du porche avec sa résolution déjà presque prise : comme ces terres peu profondes ou très douces, sur lesquelles une tempête arrache jusqu'aux racines, son âme se sent toujours prête à être creusée, retournée, labourée par la douleur, et ensemencée par Dieu pour d'autres moissons toutes différentes...

Et Odile allait prendre l'étroit sentier qui mène à l'Abbaye, quand, tout à coup, elle aperçut Jacques devant elle... Il l'attendait là, le bras passé dans la bride de son cheval, qui avait de la neige jusqu'au poitrail.

Et mystérieux pouvoir de la douleur, Odile, d'un coup d'aile, avait été déjà portée si haut, qu'elle ressentit en voyant Jacques un sentiment complexe, fait d'un profond bonheur sans doute, mais de lassitude aussi "A quoi bon... ? pourquoi essayer de faire vivre ce qui doit mourir... ? encore la lutte !... c'était devenu presque désirable, le calme... le néant du cœur devant le néant des choses... De la terre où l'on aime, délivrez-moi, Seigneur !..."

Jacques eut le sentiment de l'impression produite et vint à la jeune fille, la figure douloureuse :